

POURQUOI ETRE BON PHILOSOPHIE MORALE

Dans la tradition de la philosophie morale, la question « Pourquoi devons-nous être bons ? », ainsi que « Qu'est-ce que le Bien ? » ou encore « Qu'est-ce que le Mal ? », a toujours été posée. De nombreuses traditions philosophiques, de Platon à Kant, ont soutenu que le Bien est une réalité absolue, indépendante des conditions humaines : il découlerait soit d'une essence abstraite, comme les « Idées » platoniciennes, soit serait imposé à l'homme sous forme de loi universelle, comme le veut l'impératif catégorique de Kant.

Spinoza, toutefois, adopte une perspective radicalement différente. Il ne conçoit pas le Bien comme une vérité donnée ou transcendante, mais comme le résultat naturel de l'intellect humain. Il associe le Bien à la nature propre de l'homme et montre que chaque être vivant tend vers le Bien selon le principe du conatus, c'est-à-dire l'effort pour persévérer et accroître son existence. Chez Spinoza, le Bien n'est pas une obligation morale mais l'effet de la connaissance de soi et de la compréhension de sa place dans l'ordre naturel.

Platon fut l'un des premiers philosophes à traiter systématiquement la question du Bien. Dans sa pensée, le Bien existe indépendamment des expériences humaines et possède, en tant qu'Idée suprême dans le monde intelligible, une existence éternelle et immuable.

Selon Platon, quelque chose est « bon » dans la mesure où il participe à cette Idée éternelle du Bien. Le Bien n'est donc pas relatif, mais absolu et universel. Le rôle du sage est de découvrir cette Idée du Bien et de conformer sa vie à elle.

Spinoza rejette fondamentalement cette vision. Il ne croit pas que le Bien soit une Idée indépendante et transcendante que l'homme aurait à découvrir. Au contraire, il considère que les notions de bien et de mal sont des concepts subjectifs issus de comparaisons entre les choses. Pour Spinoza, l'Idée platonicienne du Bien n'est rien d'autre qu'une abstraction sans réalité extérieure.

Cette perspective spinoziste sur le bien et le mal reflète la relativité de la perception humaine. Dire, par exemple, qu'une pomme est « mauvaise » ou « pourrie », revient à la juger en comparaison avec une autre, plus saine ou plus savoureuse. En d'autres termes : rien n'est « bon » ou « mauvais » en soi, indépendamment de notre pensée. Ce sont les êtres humains qui attribuent ces qualités aux choses à travers des rapports et des jugements. Ainsi, la notion même de Bien n'existe que par contraste avec celle de Mal. Cette relativité implique que rien n'est absolument bon ou mauvais ; ces concepts dépendent de l'esprit humain et émergent des relations entre les choses.

Spinoza classe le Bien et le Mal parmi les entia rationis (êtres de raison) et non parmi les entia realia (êtres réels). Les êtres de raison sont des constructions mentales, issues des processus de pensée humaine, tandis que les êtres réels sont des choses naturelles et objectives, indépendantes de l'esprit. Pour Spinoza, les concepts de Bien et de Mal, en tant que notions relatives et comparatives, ne peuvent être appliqués aux êtres réels : ils n'existent que dans le domaine de la pensée rationnelle.

Ainsi, pour Spinoza, le Bien ne doit pas être compris comme une vérité éternelle, mais comme une conséquence de notre compréhension rationnelle de la nature. Une chose est dite « bonne » si elle s'accorde avec notre nature et nos objectifs propres, et non parce qu'elle participerait à une Idée supérieure indépendante de l'expérience humaine.

Ici, le concept de conatus joue un rôle central. Spinoza pense que tout être, y compris l'homme, tend naturellement à persévérer dans son être et à accroître sa puissance d'agir. Mais contrairement aux autres êtres, l'homme possède un intellect et peut comprendre que le meilleur moyen de préserver son existence consiste à vivre en harmonie avec les autres, dans la paix et l'amitié.

Par conséquent, le Bien, dans la philosophie de Spinoza, n'est pas un principe imposé de l'extérieur, mais quelque chose d'intérieur, qui découle naturellement de la compréhension de soi-même. Dès que l'homme acquiert une connaissance profonde de sa nature et de sa place dans le monde, il tend spontanément vers la bonté et la bienveillance, car cela correspond à son effort pour persévérer et se perfectionner.

Cette conception spinoziste de l'éthique libère la morale des abstractions métaphysiques et l'ancre dans une compréhension rationnelle et expérimentale du réel. Selon Spinoza, il n'est pas nécessaire de rechercher une Idée du Bien dans un monde suprasensible : il suffit de comprendre notre propre nature et de reconnaître que l'harmonie et la bonté sont les meilleurs moyens de réaliser notre essence.

Tandis que Kant définit le Bien comme un devoir moral, Spinoza le considère comme le fruit naturel de l'intelligence. Kant soutient que nous devons agir moralement indépendamment de nos inclinations et des circonstances, en obéissant à l'impératif catégorique. Autrement dit : une action bonne faite par intérêt perd toute valeur morale.

Spinoza rejette cette conception. Pour lui, le Bien n'est pas une contrainte extérieure, mais une aspiration naturelle du sage, qui comprend que vivre en harmonie et aider autrui améliore aussi sa propre existence. Le Bien est donc, chez lui, un choix rationnel et naturel, non un commandement froid et impersonnel.

Dans la philosophie de Spinoza, l'intellect est l'outil suprême de conquête du Bien. Il distingue trois types de connaissance :

1. La connaissance vague ou par ouï-dire – elle repose sur l'expérience commune, les habitudes et les croyances générales ;
2. La connaissance rationnelle, elle découle de la déduction logique et de la compréhension des causes ;
3. La connaissance intuitive, la plus haute forme de connaissance, par laquelle l'esprit saisit immédiatement l'essence des choses et leur vérité.

Ce n'est que par la connaissance rationnelle et intuitive que l'homme peut atteindre le Bien. Car en comprenant la vérité, il découvre ce qui lui permet véritablement de s'épanouir, et réalise que l'harmonie et la justice sont les voies les plus sûres de la réalisation de soi.

La conception du Bien chez Spinoza propose donc une nouvelle éthique. Contrairement à Platon, pour qui le Bien est une Idée éternelle, et à Kant, pour qui il est un devoir moral, Spinoza montre que le Bien n'est ni une essence métaphysique ni une loi morale, mais le résultat naturel de notre compréhension rationnelle du monde.

Dans cette optique, l'homme bon n'est pas celui qui agit par obéissance à un principe ou à une Idée transcendante, mais celui qui comprend, par l'usage de sa raison, que vivre dans l'amitié, l'entraide et l'harmonie est le meilleur moyen d'accomplir son être et d'accroître sa puissance.

Cette conception de l'éthique l'affranchit des interdits et des obligations, pour lui donner une dimension rationnelle et naturelle. Le Bien n'est pas un principe imposé, mais une conséquence logique de notre compréhension de notre position dans l'univers.

Au fond, ce que Spinoza cherche à nous enseigner, c'est que pour être bons, nous n'avons pas besoin de suivre aveuglément des lois ni de chercher des vérités surnaturelles. Il suffit de nous connaître nous-mêmes, d'user de notre intellect et de comprendre que mener une vie bonne, pour nous-mêmes comme pour les autres, est la meilleure voie possible.